

UNE DYSTOPIE ABHUMANISTE : LE CAS DE J. D. KURTNES ET DE CHRISTIANE VADNAIS¹

Petr KYLOUŠEK

Université Masaryk, Brno

Abstract (En): The apocalyptic thread underlies the works of many Quebec writers, and more recently it runs through the dystopian theme that announces the dark future of man and civilisation. It is obvious that apocalypse and dystopia present the two sides of humanism which, in the wake of Christianity, sees man as a superior being, the one that opposes culture to nature. Is there an alternative to this dichotomous axiology? Some recent trends in dystopian literature seem to point the way by blurring or erasing the human component and establishing an abhumanist axiology where nature alone imposes the scale of values. What are the particularities of this specific ethos? What does it consist of? These are the questions we will try to answer by presenting two recent dystopias – *Aquariums* (2019) by J. D. Kurtness and *Faunes* (2018) by Christiane Vadnais – which seem to stand out by their abhumanist ethos from apocalypses and dystopias of the majority discourse.

Keywords (En): Quebec novel; J. D. Kurtness; Christiane Vadnais; dystopia; ecocriticism; abhumanism; ethos

Mots-clés (Fr) : roman québécois ; J. D. Kurtness ; Christiane Vadnais ; dystopie ; écocritique ; abhumanisme ; éthos

DOI : 10.32725/eer.2022.027

Introduction

Le filon apocalyptique sous-tend les œuvres de nombreux écrivains québécois. Il traverse, dernièrement, la thématique dystopique qui annonce les sombres lendemains de l'homme et de la civilisation. Or il est évident que l'apocalypse et la dystopie présentent les deux versants de l'humanisme qui, dans le prolongement du christianisme, voit en l'homme un être supérieur, celui qui oppose la culture à la nature. Y aurait-il une alternative à cette axiologie dichotomique ? Certaines tendances récentes de la littérature dystopique semblent indiquer la voie en estompant ou effaçant la composante humaine et en instaurant une axiologie abhumaniste où la nature seule impose l'échelle des valeurs. Quelles sont les particularités de cet éthos spécifique ? De quoi se compose-t-il ? Ce sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre en présentant deux dystopies récentes – *Aquariums* (2019) de J. D. Kurtness et *Faunes* (2018) de Christiane Vadnais – qui semblent se démarquer par leur éthos abhumaniste des apocalypses et dystopies du discours majoritaire.

La dystopie, du moins dans le contexte québécois, constitue un prolongement de l'apocalypse avec — autre spécificité québécoise — la présence plus ou moins prononcée du message chrétien que la critique littéraire a remarqué chez Hubert

¹ Le présent texte s'inscrit dans le cadre du projet GAČR n° 20-14919S « Centre and Periphery : Changes in the Postcolonial Situation of Romance-language Literatures in the Americas, Africa and Europe ».

Aquin, André Brochu, Robert Lalonde ou Michel Tremblay (LERALU, 1986 ; OUELLET, 2003 ; ARINO, 2007 ; KYLOUŠEK, 2009) : le sort de l'individu est lié à celui de la communauté, le salut ou la rédemption exigent le sacrifice. Telle est la disposition narrative qui, sous différentes couleurs, y compris l'ironie et la parodie, sous-tend bon nombre de romans des trois décennies écoulées : mentionnons, à titre d'exemples, *1999* (1995) de Pierre Yergeau, le cycle de *Soifs* (à partir de 1995) de Marie-Claire Blais, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy (1998), *Tarmac* (2009) de Nicolas Dickner, *La Fiancée américaine* (2012) d'Éric Dupont ou les romans de Jocelyne Saucier *Les Héritiers de la mine* (2000), *Jeanne sur les routes* (2006), *Il pleuvait des oiseaux* (2011) (KYLOUŠEK, 2017a, 2017b). Ajoutons des romans tout récents : *Hivernages* (2013) de Maude Deschênes-Pradet, *Le Fil des kilomètres* (2013) et *Le Poids de la neige* (2016) de Christian Guay-Poliquin, *Dévorés* (2018) de Charles-Étienne Ferland, ou *Toxoplasma* (2018) de David (Sabrina) Calvo.

Parmi les travaux qui envisagent le potentiel de la fiction apocalyptique dans le contexte général des XIX^e et XX^e siècles, il importe de signaler celui de Jean-Paul Engélivert *Fabuler la fin du monde* (ENGÉLIVERT, 2019). Quant à la critique québécoise et la spécification contextuelle restreinte, rappelons deux ouvrages dirigés ou conçus par Jean-François Chassay : *Des fins des temps. Les limites de l'imaginaire* (CHASSAY, CLICHE, GERVAIS, 2005) et *Dérives de la fin. Sciences, corps et villes* (CHASSAY, 2008). Les études réunies dans ces volumes situent les ouvrages québécois (Gaétan Soucy, Normand Chaurette, Nicole Brossard) dans le contexte général (Graham Swift, Philip Roth, François Bon, Michel Houellebecq, Antoine Volodine, etc.) sans insister toutefois sur les spécificités ou le conditionnement de l'imaginaire québécois.

Mutatis mutandis le filon catastrophique est repris par l'écocritique et les diverses réflexions inspirées par les concepts de l'anthropocène et du post-anthropocène où la culture, jusque-là envisagée dans le prolongement de la nature, se voit dénier son éthos positif, humaniste. L'homme et ses activités civilisationnelles sont remis en question, la culture, à l'échelle planétaire, est placée devant ses responsabilités comme un facteur négatif, destructeur. On peut citer plusieurs références récentes : *Anthropocene poetics : deep time, sacrifice zones, and extinction* de David Farrier (FARRIER, 2019), *La Part sauvage du monde : penser la nature dans l'Anthropocène* de Virginie Maris (MARIS, 2018), *Littérature et environnement : pour une écocritique comparée* d'Alain Suberchicot (SUBERCHICOT, 2012). Plus près de notre sujet, on trouve des analyses centrées génériquement : *Écofictions & cli-fi : l'environnement dans les fictions de l'imaginaire* (CHELEBOURG, 2019), où l'imaginaire de la fin est associé aux cataclysmes naturels, ou *EcoGothic* (SMITH, HUGHES, 2016) qui retrace la lignée écocritique du roman noir. Rappelons, pour le contexte québécois et canadien, le colloque *Passé, présent et avenir de l'écocritique québécoise et franco-canadienne*, tenu à l'Université McGill les 8 et 9 octobre 2015 ; il faut signaler aussi le numéro thématique des *Études littéraires* « Approches écopoétiques des littératures française et québécoise de l'extrême contemporain » (48, 3, 2019) et les études réunies dans *La Pensée écologique et l'espace littéraire* et publiées par l'Université du Québec à Montréal comme le numéro 36 de la Collection Figura

(VADEAN, DAVID, 2014) ; quant à la littérature comparée, il importe de remarquer la thèse de Martine Noël *Écocritique comparée de Jean Marc Dalpé et de Joseph Boyden*, soutenue à l'Université d'Ottawa (NOËL, 2018).

Dans le but de notre présentation, laissons de côté la distinction typologique entre la narration apocalyptique et la dystopie. La limite est parfois ténue, notamment là où s'effectue le basculement entre le présent fictionnel, censé représenter le monde actuel, et l'avenir dystopique imaginé. *Le Fil des kilomètres* de Christian Guay-Poliquin en est un des meilleurs exemples. Écartons aussi certaines considérations moralisantes de l'écocritique et du (post)anthropocène dont l'imaginaire (post)civilisationnel érige la dichotomie nature/culture en appels ou accusations qui ne font que confirmer la place privilégiée de l'Homme. Comme le titre de notre présentation l'indique, notre ambition est de repérer les récits signalant une différence par rapport à ce type de fiction écocritique ou à la lignée désignée comme christique. Le critère différentiel sera l'axiologie, notamment les éléments qui semblent estomper, voire éliminer l'importance de l'humain en évitant le terreau culturel de la sensibilité humaniste.

Dans le contexte québécois, une des divergences remarquées est sans doute celle des ouvrages de Catherine Mavrikakis. S'il est vrai que le thème de la mort traverse l'ensemble de ses récits, c'est la dystopie *Oscar de Profundis* (2016) qui la formule non comme un acte de dépassement en voie du salut, mais comme une lucidité devant le néant, exprimée par le protagoniste. La seule transcendance reconnue et contemplée par Oscar est la force écrasante de l'Univers qui fera disparaître la Terre et l'humanité. Le Jugement dernier n'aura pas lieu, juste la fin. Cet Absolu efface le Bien et le Mal, il n'y a pas et il n'y aura pas de rachat. L'alternative de l'existence est la non-existence :

[Oscar] revoyait le fleuve à la Malbaie où ses parents passaient parfois l'été, le sable sur la grève où il avait l'habitude de jouer [...] Là, devant le fleuve, en faisant avec des galets des ricochets à l'infini, tout jeune il avait pensé à la mort. Il avait eu envie de disparaître dans l'eau, de ne faire qu'un avec les flots. Il avait un instant contemplé son absence. Ce désir de ne plus être et même de ne jamais avoir été ne l'avait jamais quitté par la suite... (MAVRIKAKIS, 2016 : 215)

Par cet effacement de soi, quasi d'inspiration bouddhiste, *Oscar de Profundis* rejoint la protagoniste du *Ciel de Bay City*. L'évanescence, située hormis le Bien et le Mal (même pas au-delà ou par-delà) pour échapper à la douleur du monde, n'est-ce pas une négation de la Création et du sens de l'Humain ? L'idée de l'absence et de l'abstention nous amène à la tentation de remettre en circulation le terme d'« abhumanisme » forgé par Jacques Audiberti en titre de son article du premier numéro de la revue *La Parisienne* et qu'il développe dans son essai *L'Abhumanisme* (AUDIBERTI, 1953, 1955). Certes, le sens serait différent. Chez Audiberti, l'appellation est avant tout l'expression d'une révolte contre l'humanisme existentialiste. Mais c'est aussi le déni de l'humanisme tout court comme illusion et prétexte civilisationnels.

Analyses

L'effacement de l'humain et de l'Homme au sens de l'espèce et de l'être privilégiés, opposés au non-humain, caractérise deux dystopies récentes que l'on pourrait désigner, certes, comme écologiques – *Aquariums* de J. D. Kurtness et *Faunes* de Christiane Vadnais. Dystopies – parce que la fiction quitte la représentation mimétique du monde actuel en l'état présent pour enchaîner sur l'imminence d'une catastrophe. Écologiques – parce que la causalité de l'intrigue est biologique, soulignée par la narration focalisée sur deux chercheuses en biologie marine et aquatique. Dans *Aquariums*, le déclencheur étiologique du fléau est la mutation de la rage, le rhabdovirus (KURTNESS, 2019 : 127), qui anéantit 99.999 % de la population (KURTNESS, 2019 : 155) ; ne survivent que des îlots humains isolés dont l'expédition polaire de la biologiste Émeraude Pic et les cosmonautes au retour de la planète Mars en attente de l'atterrissage. Laura, dans *Faunes*, fait des recherches sur d'étranges parasites mutagènes d'eau douce. Les espaces sont soit ceux des institutions de recherche – laboratoires, aquariums, bathyscaphes (*Aquariums*), jardin zoologique, site d'observation des ours polaires (*Faunes*) – soit la nature sauvage de *Shivering Heights* ou d'un village lacustre (*Faunes*).

Un autre point commun relie les deux romans : une narration discontinue, fragmentée en de courts récits, mais qui, par leurs convergences ou alternances, finissent par restituer l'unité de l'histoire narrée.

Aquariums se présente comme une généalogie de la Création avec, en exergue, la citation de *Genèse* 1, 26-28 :

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. Qu'il soit le maître des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, des bestiaux, de toutes les bêtes sauvages, et de toutes les bestioles qui vont et viennent sur la terre. » (KURTNESS, 2019 : 5)

Or la citation est là pour être contestée par la relativisation de la place privilégiée accordée à l'humain. À travers huit chapitres, le roman suit plusieurs généalogies en juxtaposant celle de l'homme et de la narratrice Émeraude Pic à celle des baleines et du requin.

Le filon thématique qui semble traverser l'ensemble des généalogies est la fragilité et la précarité de la condition humaine sous différents aspects. L'incipit remonte à la préhistoire : un adolescent qui a failli au moment du rituel initiatique quitte le campement de la tribu, prend le canot et, à la sortie du fjord, assiste au combat entre une baleine et un calmar géant :

Un duel sanglant et sans appel se joue entre deux êtres issus d'un autre monde (1). Sous l'aube naissante et le croissant de lune blafarde, la peau nacréée du calmar rappelle la chair humaine (2). Le parfum métallique du sang sature l'air. Les goélands affluent par centaines. [...] Puis tout est terminé. Quelques morceaux de chair flottent jusqu'au canot, seuls vestiges de cet événement extraordinaire. [...] Une seule pensée habite le garçon. *Personne ne va me croire* (3). (KURTNESS, 2019 : 14 ; numérotation ajoutée par nous)

Certains thèmes-images du passage cité vont être développés ultérieurement : puissance de la nature (1), humanisation du règne animal qui implique son

corollaire – animalisation de l’homme et sa rapacité de prédateur (2), limites de l’horizon humain (3).

L’existence d’espèces ou de phénomènes insoupçonnés émerge à plusieurs reprises. Le thème du calmar gigantesque revient vers la fin du récit (KURTNESS, 2019 : 154), quasi en conclusion de la description de la faune et de la flore abyssales (KURTNESS, 2019 : 145-147). En ce qui concerne le règne inanimé, mentionnons la puissance cataclysmique de l’éruption du volcan Tambora le 5 avril 1815 qui rend la terre « incultivable dans le rayon de trois cents kilomètres » et qui influence le climat planétaire y compris des années de mauvaises récoltes en Europe (KURTNESS, 2019 : 39). Ce rappel de la catastrophe naturelle, qui prélude à l’histoire du quinquisaïeul d’Émeraude Pic, anticipe les ravages du rhabdovirus et la quasi-extinction du genre humain.

Le récit du combat des géants marins que « *personne ne va croire* » (3) ouvre le filon thématique de la connaissance limitée de l’homme face aux ressources insoupçonnées de la nature. La portée et l’importance de la science et des capacités d’action de l’homme ne sont pas niées, au contraire. Mais elles restent bornées non seulement par l’horizon noétique de la doxa qui, tel un aquarium, empêche de passer au-delà, mais par l’horizon noétique tout court. L’exemple est l’attitude devant la propagation du rhabovirus. La rage des ratons laveurs repérés sur le Mont Royal (KURTNESS, 2019 : 80) passe encore pour un fait divers du téléjournal. Plus loin, on parle déjà des victimes humaines recensées en Alberta (KURTNESS, 2019 : 103) au moment où Émeraude Pic, en route vers son bateau de l’expédition polaire, traverse la région d’Ungava frappée non seulement par d’immenses incendies, mais sans doute aussi par des règlements de comptes et attaques liés à l’épidémie (KURTNESS, 2019 : 104) ; plus loin encore c’est déjà l’impuissance collective à l’échelle planétaire devant le fléau (KURTNESS, 2019 : 118), avec quatre cents millions d’infectés (KURTNESS, 2019 : 120), alors qu’un « premier homme a marché sur Mars » (KURTNESS, 2019 : 122). Le vaccin, à peine produit et commercialisé, devient l’objet de spéculations et de détournements dans un tourbillon suicidaire de l’humanité (KURTNESS, 2019 : 155).

J. D. Kurtness ne va pas jusqu’à construire l’image de la bête humaine, le texte évitant l’hyperbolisation métaphorique zolienne. La rapacité est une marque civilisationnelle que la protagoniste Émeraude Pique et ses coéquipiers chercheurs tentent tout au plus de limiter en assurant, en aquariums, la survie de l’écosystème corallien du Bélize (KURTNES, 2019 : 72 sqq.) ou en explorant le fond marin arctique, destiné à l’exploitation du méthane. En plus de la rapacité économique ou politique, il y a aussi la transgression de l’humain et des valeurs civilisationnelles sous la contrainte et la détresse : le groupe des jeunes qui, durant la Première Guerre mondiale, fuient la conscription et se cachent dans la forêt ne survit au rude hiver que par cannibalisme. Burk, représentant du Corps expéditionnaire canadien, parti à la chasse aux déserteurs, devient leur gibier :

Les deux garçons [David et Paul] euphoriques allument le feu et préparent la broche en silence, les yeux brillants. Ils ont tellement faim qu’ils en tremblent. Ils pouffent de rire lorsqu’ils découvrent le corps blême et anormalement poilu de leur proie. [...] on choisit la jambe gauche. Paul propose d’utiliser le rasoir de David pour débarrasser la cuisse de son pelage avant de la faire

cuire, sinon la peau va cramer avant de rôtir. David refuse, il a ses limites. Raser ses joues avec un instrument qui a rasé un mort, c'est non. (KURTNESS, 2019 : 98)

En effet, on a ses limites. Mais sont-elles définitives ?

On met en réserve les autres morceaux à l'abri des prédateurs, mais on ne sait que faire de la tête défoncée. On aimerait récupérer les joues, mais on n'a pas l'estomac assez solide pour se livrer à ce fin découpage. C'est Antoinette qui, réveillée en premier, agrippe le crâne par les cheveux et le lance dans le feu, sous le regard stupéfait de ses compagnons. On retire la broche. Les trois se gavent avant de réveiller les autres. On mastique avec vigueur, les mentons luisant de graisse. On rote. On grogne de plaisir. (KURTNESS, 2019 : 98)

Paul et Antoinette sont les quadrisaïeuls paternels d'Émeraude Pic, la protagoniste. Sa généalogie qui jalonne, par étapes, le récit, est faite de tout : métisse, amérindien, marin, sorcière, conscrit en fuite, chanteuse, boulanger, commis voyageur ; morts violentes, cancers, crises cardiaques. À chaque génération son entourage, ses amis, sa famille.

À cette lignée humaine s'oppose la lignée des baleines accompagnée de requins et d'humains chasseurs. Il serait sans doute exagéré d'affirmer l'anthropomorphisation, tout comme il serait déplacé de parler de la bête humaine. Il s'agit plutôt d'une mise au même niveau, de part et d'autre :

Le cordon cède et le placenta entame une lente dérive dans un nuage de sang. Le baleineau prend sa première inspiration. L'air glacial lui ouvre les poumons. Le choc est brutal. Sa mère est là, avec son lait tiède et ses caresses. Tantes et cousines nagent autour du nouveau-né, excitées par l'événement et les risques qui l'accompagnent. (KURTNESS, 2019 : 27)

Comme le groupe humain des conscrits fuyards, la famille des baleines est confrontée à la détresse alimentaire :

Le désespoir commence à se faire sentir. Les baleines nagent depuis des heures, mais l'eau demeure d'une clarté déconcertante. [...] La vieille baleine est affaiblie. Elle tente à plusieurs reprises de s'éloigner vers le large, pour se laisser couler en paix, à l'abri des prédateurs et loin des siennes, mais on lui barre la route. [...] Elle perçoit la panique de ses nièces et petites-nièces chargées de l'escorter. (KURTNESS, 2019 : 69)

Les baleines finissent par décider de sauver la matriarche en la nourrissant de leur lait :

La femelle tend son ventre vers l'oracle. La vieille n'a pas tété depuis deux siècles, mais sa langue se souvient de la torsion nécessaire pour former un tube vers la gorge. La sensation est étrange et réconfortante. [...] Elle tète longtemps avec avidité. Une autre jeune mère prend le relais. L'appétit de la matriarche est grand. Quand, enfin gorgée et ragaillardie, elle reprend ses esprits, elle se met à chanter de toutes ses forces. Un appel à quitter ce lieu maudit et stérile et à la suivre vers un nouveau territoire. (KURTNESS, 2019 : 72)

Le sauvetage de la baleine matriarche est jalonné de ses souvenirs : ses fils rencontrés au gré des pèlerinages océaniques, blessures, morts, chasses où l'on reconnaît les renvois aux passages consacrés à la généalogie humaine d'Émeraude Pic, notamment à la rencontre, vers 1830, de Léon, le marin baleinier, et de Désirée, une métisse réfugiée dans un campement amérindien à proximité de Tadoussac (KURTNESS, 2019 : 54-59). Les cadavres des baleines, tuées en trop, inutilement, pourrissent sur le rivage.

Les généalogies – celle des baleines, d'Émeraude Pic et des requins – se rejoignent au chapitre final. Le bathyscaphe de la biologiste plonge à plus de deux mille mètres où près d'un lac de saumure et d'un gisement de méthane gît le cadavre de la baleine matriarche dont se nourrit un vieux requin aveugle, mais aussi toute une flore et faune étonnamment riche. La biologiste oppose la fragilité extrême de l'homme (KURTNESS, 2019 : 140) à la vitalité de la nature :

Après tout, on a pensé pendant des années que rien ne pouvait survivre en milieu hostile, jusqu'à ce qu'on découvre les extrémophiles, ces micro-organismes qui vivent dans des conditions jugées invraisemblables. [...] Le consensus scientifique élabore maintenant la théorie de l'apparition de la vie dans ces milieux extrêmes. Nous sommes les descendants des habitants des portes d'enfer. (KURTNESS, 2019 : 142-143)

Entre *Genèse* et les portes d'enfer, la boucle théologique se referme. La dystopie de J. D. Kurtness maintient, après tout, un lien avec le filon apocalyptique sous forme de salut, d'un renouveau possible, d'un nouveau départ. Des trois vertus théologiques, elle retient l'espérance. Mais ce que son roman affirme avant tout, c'est la négation de la place privilégiée de l'Homme. La vie est possible sans lui, sans les valeurs humaines. Cette approche holiste est abhumaine.

*Faunes*² de Christiane Vadnais écarte la filiation apocalyptique en privilégiant la technique de l'inquiétante étrangeté freudienne (das Unheimliche³), fréquemment exploitée par le fantastique du XX^e siècle. Le topos du rêve, introduit par les exergues en tête des récits tout au long du livre, ne sert que de prétexte pour fictionnaliser le possible — en l'occurrence la mutation génétique due aux parasites et qui affecte indifféremment la faune et les humains dans la région forestière des Shivering Heights et ailleurs.

À la différence de la composition progressivement convergente des lignées généalogiques juxtaposées qui caractérise *Aquariums*, *Faunes* organise son tissu de correspondances à travers les personnages, notamment Heather, dans laquelle on devine l'Ondine et l'Ogresse des récits suivants, et Laura, la biologiste qui assure le regard scientifique sur les métamorphoses de la nature.

Christiane Vadnais exploite les potentialités symboliques « bachelardiennes » de l'espace, en particulier les espaces aquatiques ambigus où les connotations de la

² Ce début littéraire est en fait le résultat d'un mémoire de master en études littéraires, soutenu à l'Université Laval : VADNAIS Christiane (2017), *Mécanique de la nuit suivi de Narration et imagination environnementale dans « Les larmes de saint Laurent » de Dominique Fortier*, Sainte-Foy, Université Laval, 144 p. Voir <http://hdl.handle.net/20.500.11794/37624> (consulté le 13 mars 2021)

³ FREUD, 1983.

vie, de la mort et de la mutation se confondent. C'est le cas de la forêt de Shivering Heights, traversée par une rivière en crue qui inonde le paysage et emporte tout sous un orage diluvien. C'est aussi le village lacustre, isolé de la côte et habité d'humains que l'on soupçonne amphibies et pour qui l'eau est à la fois source de nourriture et danger de mort violente à cause de requins. C'est enfin le laboratoire de Laura, plein d'aquariums et où, par une nuit de tempête de neige qui pénètre à l'intérieur elle procède à la dissection d'un poisson mutant avant d'accoucher d'un fils.

L'ambiguïté aquatique est prolongée par les descriptions, par la caractéristique des personnages et par les faits narrés. Les mots mêmes se métamorphosent et mutent de sens. Prenons, pour illustrer la fluidité sémantique, le premier récit. Agnès, frustrée par les licenciements auxquels elle avait été contrainte dans le cadre des « transformations » de son entreprise, arrive au spa de Shivering Heights au moment où « l'averse, peu à peu, efface les frontières entre le spa et la forêt » (VADNAIS, 2018 : 16). Elle tombe sur Heather, la seule cliente du spa, qui la séduit et la « transforme » à son tour. Tout commence par des indices :

Interdite, Agnès fixe le visage étranger devant elle. Tout en lui est jeune, symétrique, sauf les dents, pointues et crayeuses, placées de travers dans le sourire. Les yeux sont ronds, à fleur de tête. (VADNAIS, 2018 : 13)

Après une baignade, au cours de laquelle Heather apparaît comme une « ondine » (VADNAIS, 2018 : 15), Agnès s'assoupit :

Dans son rêve, elle retrouve une brume où se dessinent les contours d'animaux imprécis, une forêt de silhouettes qui s'effleurent en tournoyant dans l'espace. Des cerfs. Des renards. Des créatures allongées, ni tout à fait couleuvres ni tout à fait vers, se tirent hors de cette masse vaporeuse et s'échappent dans l'eau. (VADNAIS, 2018 : 18)

Au rêve succède un souper bizarre, préparé par Heather :

Ce soir-là, Heather prépare des mets dont les ingrédients semblent cueillis à même le site de spa : racines, baies, herbes odoriférantes. Sur la seule table dressée de la salle à manger, elle dépose un mijoté de champignons noirs, une soupe au goût acidulé de terre ainsi que de petits poissons entiers, à la tête noircie par le feu, qu'elle commence tout de suite à dévorer avec appétit. (VADNAIS, 2018, : 19)

D'ambigües, les paroles de Heather se précisent : « Alors, demande Heather, comment va la transformation ? » (VADNAIS, 2018 : 19) ; « Tu commences déjà à changer, murmure Heather en s'épongeant les lèvres d'une main luisante. Tu as compris qu'il ne faut pas s'en faire. » (VADNAIS, 2018 : 20) ; « Tu es prête pour la fin du monde, dit la jeune femme [Heather] avec gravité. » (VADNAIS, 2018 : 20)

C'est le lendemain qu'Agnès est horrifiée par la nature ogresse et sorcière de Heather. Elle tente de fuir, mais elle est emportée par la rivière en crue :

Des objets piquants lui tailladent les flancs, des morceaux de bois la heurtent de toutes parts, mais plus rien ne lui importe que de partir loin du regard dévorant de Heather, du spa, du bureau, loin de tout. Les vagues la renversent, font culbuter son corps. Puis, pendant que la pluie taillade son ventre, pendant que le monde est emporté par l'eau, devenant fleuve, lac puis mer intérieure, le cri long, perçant que l'on connaît aux forêts de Shivering Heights, les jours humides, transperce ses tympan. (VADNAIS, 2018 : 25)

L'idée de la mutation et de la transformation est lancée. Au village lacustre, Laura fait l'amour avec Thomas. Ils sont plongés dans l'eau :

Bien que l'étonnement se devine dans les yeux jaunes de Laura, elle ne détache pas sa main. Curieuse, elle s'attarde à la peau dure, écailleuse, tache grandissante qui, chaque jour, apparente Thomas à une bête lacustre. [...] L'homme diffuse dans l'eau une semence phosphorescente, puis fait valser sa partenaire ; celle-ci, malgré l'étrangeté de ces coutumes, ou peut-être à cause d'elles, sent tout son corps exulter dans un cri. (VADNAIS, 2018 : 36-37)

Ce sont aussi les animaux qui se transforment sous l'effet des parasites que Laura examine dans son laboratoire. Les mutants envahissent les bords de la rivière de Shivering Heights :

C'est au bord de cette eau qu'elle a trouvé [Cathy, la fille de l'Ogresse] les lapins, au début de l'été. Ils lapaient l'eau. À l'époque ils commençaient déjà à dévorer les insectes avec les herbes des sous-bois. [...] Mis à part leur étrange goût pour la viande et leur promptitude à mordre, ils avaient tout pour charmer : intelligence, vivacité, entrain. (VADNAIS, 2018 : 84)

Heather-Ogresse devient omnivore et insatiable : « Sur son passage, Heather n'épargne aucune fleur. Aucun champignon, *Pleurotus ostreatus*. *Hydnum repandum*. Une mouche tournoyant dans son parfum, finit par se poser sur son épaule : elle la saisit d'un geste vif et la dévore » (VADNAIS, 2018 : 94). Parmi ses proies, il y a aussi un écureuil dont « les pattes, dépourvues de poils, se sont développées en de véritables petites mains délicatement sculptées » (VADNAIS, 2018 : 95).

L'avant-dernier récit nous ramène au spa de Shivering Heights où se rassemble un groupe d'humains qui se savent « cadavres en marche, des écosystèmes à la veille d'imploser » et qui « avaient d'eux-mêmes suivis Lawrence en ces lieux reculés pour diminuer les risques de contagion, pour échapper à l'hystérie de la ville quelques jours avant leur extinction » (VADNAIS, 2018 : 121). Ils meurent mangés de l'intérieur par un parasite à carapace phosphorescente qui sort, au dernier moment, par leur bouche. Mais ils ne meurent pas tous, il y a deux survivants. Est-ce Laura et son fils ? Le récit précédent pourrait le laisser supposer. Leurs bras se couvrent de plumes :

Leurs pieds se détachent de la terre, et ils flottent quelques instants, une dizaine de centimètres au-dessus du sol. Ils avancent ainsi de quelques mètres, mais retombent vite. Cela ne les empêche pas de recommencer, encore et encore. La mère aide son fils dans une série de gestes doux. Elle essuie la terre de ses bras quand il tombe, se met à courir à côté de lui quand il reprend pied. (VADNAIS, 2018 : 130)

Les deux finissent par s'envoler et disparaître « sous le regard envoûté de Lawrence, dernier homme en ce lieu. [...] Il jette un dernier regard au chalet, puis glisse son corps dans l'eau. Revenir à des temps plus sauvages » (VADNAIS, 2018 : 131).

L'épilogue intitulé « Faunes » présente un groupe d'humains-oiseaux qui traverse une forêt hostile :

Certes, il arrive aux humains de cette époque de se rappeler avec nostalgie des scènes lointaines, presque effacées de leur mémoire ; or, tellement de nouveautés les émerveillent et les effraient que le plus souvent, ils plongent dans un sommeil sans rêves. [...] Allongés au sol, des humains murmurent des mots d'autrefois avant de se rendormir. Une femme et son enfant dorment en chien de fusil tandis que d'autres veillent, haut perchés. [...] Partout, dans la terre, à l'envers des feuilles, au creux des arbres, ce qui attendait, n'attend plus. Tout est vivant. (VADNAIS, 2018 : 137)

Est-ce un retour, par-delà la dualité chrétienne de l'esprit et du corps, à la mythologie antique et au panthéisme des forces naturelles ? Laura, si c'est elle (car elle n'est plus identifiée par un nom), ressent parfois « un vieux désir » de « classer » et de « nommer le vivant. Mais, désormais, elle opte le plus souvent pour la contemplation » (VADNAIS, 2018 : 136). Il serait erroné de prendre cette contemplation pour une sagesse bouddhiste ou un mysticisme. Cela veut dire tout simplement que la différence entre l'humain et le non-humain s'efface. Seul exister compte.

En guise de conclusion

Le point commun des deux dystopies écologiques – *Aquariums* et *Faunes* – est sans aucun doute le dépassement de la dichotomie structurante culture/nature qui semble ancrée dans l'idée de la place privilégiée de l'homme et de sa responsabilité civilisationnelle, cette dernière relevant de la supériorité de l'esprit (âme, raison) sur la corporalité et la matière. Il est vrai que ce résidu de la tradition chrétienne et de la pensée apocalyptique se laisse percevoir dans *Aquariums* qui par sa structure thématique se présente comme un segment généalogique de la Création encadrée par l'exergue tiré de *Genèse* et l'excipit des portes d'enfer. Néanmoins, la transcendance anthropocentrique est estompée par la mise au même niveau des généalogies – humaine et animales. L'espèce humaine n'est qu'une espèce. La fin du roman lui accorde des chances de survie sans plus. L'homme n'est qu'une des manifestations de la vie, de la nature. Cela est encore plus évident dans *Faunes*. En adoptant la stratégie onirique de l'inquiétante étrangeté, l'auteure impose la fictionnalisation d'un univers en mutation et envisage la disparition de la dichotomie humain/animal par la transformation de la nature. Par leurs excipits, les deux romans privilégient l'image d'une continuité, la civilisation ayant été une exception sans lendemain, une parenthèse désormais refermée.

Ce bouleversement axiologique est corrélatif d'un positionnement particulier de l'éthos qui sous-tend les deux romans. En effet, l'axiologie est efficacement étayée par des procédés stylistiques et narratifs. Au niveau du lexique, il s'agit de relever l'absence ou la rareté d'expressions évaluatives impliquant des jugements de

valeurs. La narration est descriptive, les moments de tensions, notamment dans *Faunes*, viennent de l'extérieur, de la nature que les humains subissent : tel le paysage déchaîné de Shivering Heights (VADNAIS, 2018 : 11 sqq.) ou Laura prise en chasse par trois ours polaires bizarrement organisés en meute (VADNAIS, 2018 : 112-114). Le ton neutre de la constatation et de la description domine, lié aux personnages des biologistes – Émeraude Pic et Laura. La réduction de l'humain est par ailleurs soutenue par le rétrécissement du social dans la configuration des personnages et par leur représentation « dispersée », faite de juxtaposition d'individus isolés dont aucun n'incarne la dominante héroïque qui serait le centre de concentration axiologique des valeurs de supériorité. De fait, aucun des personnages n'a prise sur la réalité qui le dépasse à tout moment – qu'il s'agisse de la connaissance ou de l'action. L'absence de la famille véritable ou de liens communautaires, sociaux ou identitaires forts contribue à l'affaiblissement de l'image de l'homme comme un être organisateur de civilisations et sociétés. La distance sociale, voire l'isolement des personnages, est accentué par la narration fragmentée en récits juxtaposés qui laissent deviner, il est vrai, les coïncidences et les correspondances sans pour autant restituer pleinement la causalité, et cela tant sur le plan humain que le non-humain. L'effet convergent de ces procédés de construction de l'univers fictionnel aboutit à la banalisation de la condition humaine, jusqu'à l'effacement de la pensée. C'est en ce sens que nous pourrions utiliser le terme d'abhumain, tout en étant conscient que la disposition axiologique de l'éthos qui en résulte est encore une affaire de l'art de raconter, de fictionnaliser l'Histoire, quelque hypothétique qu'elle soit.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages analysés

- KURTNESS J. D. (2019), *Aquariums*, Longueuil, L'instant même.
MAVRIKAKIS Catherine (2016), *Oscar de Profundis*, Montréal, HélioTropé.
VADNAIS Christiane (2018), *Faunes*, Montréal, Alto.

Ouvrages critiques

- ARINO Marc (2007), *L'Apocalypse selon Michel Tremblay*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. Eidôlon.
AUDIBERTI Jacques (1953), L'abhumanisme, *La Parisienne*, 1, janvier 1953, p. 67-73.
AUDIBERTI Jacques (1955), *L'Abhumanisme*, Paris, Gallimard.
BIRON, Michel (2017), Passion de la décadence, *L'Inconvénient*, 67, p. 40-41.
CHASSAY Jean-François, CLICHE, Anne Éline, GERVAIS, Bertrand (éds) (2005), *Des fins des temps. Les limites de l'imaginaire*, Montréal, Université du Québec à Montréal.
CHASSAY Jean-François (éd.) (2008), *Dérives de la fin. Sciences, corps et villes*, Montréal, Le Quartanier.
CHELEBOURG Christian (éd.) (2019), *Écofictions & cli-fi : l'environnement dans les fictions de l'imaginaire*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.

- ENGÉLIBERT Jean-Paul (2019), *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte.
- Études littéraires (2019), *Approches écopoétiques des littératures française et québécoise de l'extrême contemporain*, vol. 48, 3.
- FARRIER David (2019), *Anthropocene poetics : deep time, sacrifice zones, and extinction*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- FREUD Sigmund (1983), *Essais de psychanalyse appliquée*, trad. de l'allemand par Marie Bonaparte et M^{me} E. Marty, Paris, Gallimard.
- KYLOUŠEK, Petr (2009), Le drame religieux dans le théâtre de Michel Tremblay, in : BREMER Thomas (éd.), *Literature in Cultural Contexts. Rethinking the Canon in Comparative Perspectives*, Halle, Martin-Luther-University, p. 223-232.
- KYLOUŠEK Petr (2017a), La tentation exemplaire de Jocelyne Saucier, in DUPUIS Gilles, ERTLER Klaus-Dieter, FERRARO Alessandra (éds), *Présences, résurgences et oublis du religieux dans les littératures française et québécoise*, Frankfurt am Main, Peter Lang, p. 177-186.
- KYLOUŠEK, Petr (2017b), Apocalypses : entre Marie-Claire Blais, Éric Dupont et Nicolas Dickner, *TransCanadiana. Polish Journal of Canadian Studies / Revue Polonaise d'Études Canadiennes* 9, 1, p. 365-379.
- LERALU Josiane (1986), Hubert Aquin : entre le littéraire et le théologal, *Voix & Images*, 11, 3, p. 495-506.
- MARIS Virginie (2018), *La Part sauvage du monde : penser la nature dans l'Anthropocène*, Paris, Seuil.
- NOËL Martine (2018), *Écocritique comparée de Jean Marc Dalpé et de Joseph Boyden*, thèse soutenue à l'Université d'Ottawa, accessible sur <https://ruor.uottawa.ca/handle/10393/38442> (consulté le 13 mars 2021).
- OUELLET François (2003), Le nouveau roman québécois et la métaphore christique : fragments d'un discours amoureux, *Laval théologique et philosophique*, 59, 3, p. 451-459.
- SEALO, Ching (2016), La fin du monde, la fin d'un monde, *Voix & Images* 42, 1, p. 121-126.
- SMITH Andrew, HUGHES William (éds) (2016), *EcoGothic*, Manchester, Manchester University Press.
- SUBERCHICOT Alain (2012), *Littérature et environnement : pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion.
- VADEAN Mirella, DAVID Sylvain (éds) (2014), *La Pensée écologique et l'espace littéraire*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Collection Figura n° 36.